

Archibald Michiels

Ante faciem venti (Ps 34:5)

Sur les routes du vent

Écouter ta parole toujours
sagement se perdre

version papier (épuisée) : Memory Press, Erezée, Belgique, 1999

ISBN 2-87413-025-7

texte revu en 2019

Ante faciem venti (Ps 34:5)

Ways of the Wind

Listening to your Word
for ever wisely ensuring
its loss

translated by the author

paper (out of print): Memory Press, Erezée, Belgium, 1999

ISBN 2-87413-025-7

Revised Version 2019

Table des matières

Ante faciem venti (Ps 34:5)	1
Incipe tantum.....	4
I.....	5
II.....	6
III	7
IV.....	8
V.....	9
VI.....	10
VII Pas ici.....	11
Not Here.....	11
VIII.....	12
IX.....	14
X Lettre à un jeune poète.....	16
Letter to a Young Poet.....	17
XI.....	18
XII.....	19
XIII.....	20
XIV Super flumina Babylonis.....	21
XV.....	23
XVI.....	25
XVII.....	27
XVIII.....	28
XIX.....	29
XX Quatre visages du matin.....	30
Four Faces of the Morning.....	31
XXI Quatre visages du soir.....	32
Four Faces of the Evening.....	33
XXII.....	34
XXIII Sélenga.....	35
XXIV.....	37
XXV.....	38
XXVI.....	40
XXVII Aux anges de Beuzec.....	41
With Angels at Beuzec.....	41
À Kéraromp.....	42
I.....	42
II.....	43
III.....	44
IV Maez An Aod.....	45
L'hiver à Tomes.....	47
I.....	47
II.....	48
Winter in Tomis.....	50
I.....	50
II.....	51

Incipe tantum

Incipe tantum, nec te perterreat solitudo deserti. Cito in consortium tuum etiam angeli venient.

(Origène, *In Numeros Homilia XVII*, 4 – PG 12, 710 (338), traduction latine de Rufin :
Commence seulement, et ne te laisse pas terrifier par la solitude du désert. Bientôt viendront te tenir compagnie les anges eux-mêmes.)

(Origen, *In Numeros Homilia XVII*, 4 – PG 12, 710 (338), Rufinus' Latin translation:
Just make sure you begin, and don't let the loneliness of the desert frighten you. Soon the angels themselves will come and keep you company.)

I

A quoi bon ces objets tout en mots, beaux ou laids qu'importe à la fin, si leur sens peu à peu s'égoutte, s'ils meurent exsangues dans mes mains, dans les tiennes, lecteur, nos mains cruelles qui toujours et si vite passent à autre chose ?

A quoi bon s'époumoner à souffler sur la glaise adamique, si l'homme nouveau meurt en chaque syllabe qui le façonne, si la dernière ligne, dans une douloureuse et fatale amphibologie, toujours l'achève ?

What use are they, these objects made up entirely of words, no matter in the end whether beautiful or ugly, since their meaning gradually drips out, since they end up dying bloodless in my hands, in yours, reader, our cruel hands always ready to hasten on?

Why should one waste one's breath blowing on Adamic earth, if the new man dies with each syllable that shapes him, if the last line, with painful and fatal double entendre, always finishes him off?

II

Nouerim me, nouerim te

(Augustin, *Soliloques* II,1,1 – *puissé-je me connaître, puisse-je te connaître !*)

Dans mon rêve le plus fou, le plus doux, celui que je n'ai jamais fait, ta main se saisit de la mienne et l'approche de la page, immense, de neige étincelante. Je sens le froid de la neige, la chaleur de ta main qui guide la mienne, et je comprends soudain que des signes que forme notre main naît cette lumière sans ombre où rien d'impur n'a place. Et alors que j'achève de me dissoudre, je suis fait chose faite, je suis fait poème.

Nouerim me, nouerim te

(Augustine, *Soliloquies* II,1,1 – *if only I could know myself, if only I could know you!*)

In the wildest and sweetest of my dreams, the one I have never dreamt, your hand gets hold of mine and brings it near to the page, a huge page of sparkling snow. I can feel the cold of the snow, the warmth of your hand guiding mine, and I suddenly understand that out of the signs made by our hand a shadowless light is born where there is no room for anything impure. And while I finish dissolving, I am turned into a thing made, a poem.

III

Suis-moi, partons. La nuit, les animaux viendront encore y boire. Pense si tu veux qu'elle gardera longtemps notre reflet de naguère, puis de jadis, enfin d'un temps que le temps rappelle à soi, dont il reprend possession souveraine, nécessaire, bienfaisante. Crayon léger de l'artiste prudent, dont l'œuvre pour son repos s'efface. Il suffit que nous l'ayons connue, de nos mains, de nos yeux, de nos bouches. Partons. Elle ne réclame pas notre regard. Se moque d'être dite. Partons.

Follow me, let's go. The beasts will keep coming to drink from it at night. Think if you like that for a long time it will retain our reflection, recent at first and later remote, and finally belonging to a time that time itself recalls, comes to repossess, with sovereign and healing necessity. Light crayon of the cautious artist, whose work fades away to bring him peace. It's enough for us to have known it, with our hands, our eyes, our lips. Let's go. It does not need our gaze. It does not care if nobody tells. Let's go.

IV

*Let me tell you things
that you know already
that you have always known
and forgotten*

*Let me for you
open the Book
whose every page is a delightful expanse
of white space*

where the words were

*that you know already
that you have always known
and forgotten*

Laisse-moi te dire
ce que tu sais déjà
ce que tu sais depuis toujours
depuis toujours oubliés

Laisse-moi pour toi
ouvrir le Livre
dont chaque page étincelle lac pur
d'espace vierge

là où était écrit

ce que tu sais déjà
ce que tu sais depuis toujours
depuis toujours oubliés

V

Rien que quelques lignes, comme toujours, venues tu ne sais d'où, et que tu malmènes, et que tu mutilés, si seulement tu leur fais grâce. Ne peux-tu une seule fois t'asseoir, d'une main généreuse faire place nette, te mettre enfin au travail ? Parler d'autre chose que ce dont tu parles ici encore ? C'est un mauvais artisan qui se plaint de l'outil, voudrait se faire forgeron, ou mieux, partir, partir récolter la pierre qui abrite le précieux minerai, puis l'extraire, puis l'épurer, l'épurer longuement, savamment, en le rinçant sans cesse dans les mains douces du temps – manœuvres dilatoires devant la page blanche.

Just a few lines, as always, coming you don't know whence, that you push around, manhandle and mutilate, if they are lucky enough to get your pardon. Can't you, at least once, sit down, make room with a generous hand, and finally get down to work? Speak of something else, something different from what you are speaking of even now? Only a bad craftsman complains about his tools, and would like to be a blacksmith, or even better, to go away, go away to gather the stone holding the precious ore, extract it and refine it, refine it at length, skilfully, ceaselessly rinsing it in the soft hands of time – dilatory practices in front of a blank page.

VI

Tous ces mots qu'en fin de compte j'accepte, toutes ces lignes que je pousse en avant, comme le vent mauvais va harcelant mégot, papier gras, feuille morte – que je les emmène et leur fasse honte dans une douce clairière du silence. Car rien d'essentiel n'a frémi, n'a pris forme ; à aucune parcelle de la langue je n'ai rendu la vie nécessaire.

All those words that I end up accepting, all those lines that I push forward, the way a nasty wind keeps worrying cigarette butts, bits of greasy paper, dead leaves – let me bring them to shame in the silence of a sweet clearing. For nothing essential has moved or taken shape; to no fragment of language have I restored essential life.

VII Pas ici

Je sais aussi – mieux que d'aucuns peut-être – le cycle des saisons stériles, les fausses joies, l'œuvre dès le lendemain plate et sèche, le galet cueilli luisant, porte en lui toute la mer, le lendemain n'est que pierre, inerte matière, ne vit plus.

Not Here

I too know – better than some, perhaps – the cycle of the sterile seasons, the false joys, the work that on the very morrow already looks thin and dry, the pebble culled glinting, holding in itself the whole sea, the following day no more than stone, inert matter, alive no longer.

VIII

(à tous les mots que la nuit me tend, que j'écris en dormant, puis qu'elle me reprend quand mon rêve en pluie s'achève – maldonne !)

Mon verbe, certes, n'en doutez pas,
est haut fort et fier mais,
las! ne se laisse transcrire ;

préfère vague, vent,
dos de feuille verte ;

papier ne touche,
écran méprise.

Sur lui n'ai prise,
ne bouge de la touche

et envie vague, vent,
et dos de feuille verte.

(dedicated to the words that night hands over for me to write in my sleep, and that it takes back when my dream dissolves into rain – misdeal!)

My word
no doubt about it
is high and proud but alas
brooks no transcription

prefers wave or wind,
or the back of a green leaf

won't touch paper,
looks down on screens

can't be bothered to move,
leaves me on the bench

envying wave and wind
and the back of a green leaf.

IX

A la neige, à la grande neige pardonnante
(Marcel Thiry, *Charme*, dans *Statue de la fatigue*)

Cette nuit, quand la neige s'est mise à tomber, j'ai senti qu'elle exigeait un beau et long poème ; et que je ne l'écrirais pas. C'est qu'il y faut trop d'attention ; surtout n'être pas distrait.

C'était la première de l'année – mais c'est toujours la première, celle du pardon, celle du silence. Ici en ville quelle indulgence ! à effacer les contours secs, les arêtes des toits, le gris des poubelles, le métal froid des autos, tout ce qu'intrus violents nous avons violemment introduit sous ce ciel qui ne nous appartient pas, pourtant. Ici en ville quel besoin de sa pudeur !

C'est ce besoin qu'il conviendrait de dire, ce besoin d'être recouvert de silence blanc, uni au ciel et au sol, à occuper, comme l'arbre, une place enfin naturelle. Et il suffirait de se taire pour être partie de ce silence, pour donner et recevoir ce pardon.

Mais des paroles s'élèvent, et la mienne ne consent pas à être de reste. Or voici le matin ; voici qu'on brosse et sale son trottoir. Voici le chemin des autos. Voici les lumières des bureaux.

To the snow, the great forgiving snow
(Marcel Thiry, *Charme*, in *Statue de la fatigue*)

Last night, when the snow started to fall, I sensed that it required a long and fine poem; and that I wouldn't write it. Too much attention wanted; and above all, no wandering off.

It was the first of the year – but it's always the first, the one that forgives, the one that brings silence. Here in town how indulgent it is! obliterating sharp outlines such as the ridges of the roofs, covering up the grey of the garbage bins, the cold metal of the cars, everything that we, violent intruders, have violently introduced under this sky that does not belong to us, though. Here in town how great the need for its modesty!

It's that need that should be told, the need to be covered in white silence, united to ground and sky, coming to occupy, as trees do, a natural place, at last. It would be enough to keep silent in order to be part of this silence, to forgive and be forgiven.

But voices are being heard, and mine does not consent to be left aside. It's morning now; people are sweeping the pavements, spreading salt. A path is being cleared for the cars. The lights are being turned on in the offices.

X *Lettre à un jeune poète*

(qui n'en est pas un, sans doute ; pas plus d'ailleurs que je ne suis Rilke)

Le mieux serait :
ne pas écrire.

(Mais le mieux est souvent l'ennemi du bien jeune poète qui voit pour ses coursiers s'ouvrir sans fin de magnifiques arènes de blond et vierge sable sans compter *le cœur qui lui piaffe de génie* – autant qu'à tel autre, du moins !)

Il ne faut pas écrire
pour soi

(l'âme à l'âme parle *sa douce langue natale*).

Il ne faut pas écrire
pour les autres

(les autres ne lisent pas, ou alors lisent à côté, lisent pour se distraire – pour se DISTRAIRE, *grands Dieux* !)

Il ne faut pas écrire

parce qu' un souffle irrésistible...

(attendre que cela passe; attendre – cela passera ; attendre, attendre sur tout cela le jugement de Qôhéleth).

Il ne faut pas écrire.

Il faut écrire –

car un monde peut tenir dans la bulle de ta voix.

Il faut écrire –

car quelqu'un suivra tes chemins et l'ouverture soudaine sur la mer
lui rafraîchira l'âme

(cette âme usée qu'hier encore il eût troquée si seulement il avait su qu'il la possédait toujours).

Il faut écrire

car ce monde de papier et d'encre,

fragile et risible,

sera bientôt le seul

habitable.

Letter to a Young Poet

(who isn't one, I suppose; no more than I am Rilke)

The best thing you could do would be:
not to write.

(But not doing is a good deal harder than doing for the young poet who sees splendid arenas of blond and virgin sand offering themselves to his steeds, not to speak of *his heart, stamping with genius* – not like other hearts he could mention...)

You shouldn't write
for yourself

(the soul speaks to itself *its own sweet language*).

You shouldn't write
for other people

(they don't read, or if they do they misread, they read for entertainment – for ENTERTAINMENT, good heavens!)

You shouldn't write
because an irresistible inspiration...

(just wait until it wears away – it will wear away; wait, just wait, for Kohelet's judgment).

You shouldn't write.

You should write
because a whole world can be held in the bubble of your voice.

You should write
because somebody will follow your paths and the sudden opening onto the sea will refresh his soul

(this worn-out soul that even yesterday he would have been ready to barter had he known he still had it).

You should write
because this world of ink and paper,
fragile and ludicrous,
will soon prove to be the only one
still inhabitable.

XI

Aujourd'hui je vais t'asseoir à ma table, car j'aime à te regarder faire. Je placerai en toi un éclat de ma lumière, pour que tu aies enfin quelque chose à dire autre que cette plainte vide et vaine, qui m'agace à la fin, car à celui qui n'a rien même ce rien sera repris. Je regarderai le travail de tes mains, l'attaque au clavier, légère, heureuse, de celui que la musique possède. Mais la voix déjà se sera tue.

Today I'll sit you down at my table, for I like watching you at work. I'll put inside you a fragment of my light, so that you may at last have something to say other than this empty and vain lament, which ends up getting on my nerves, because whoever has nothing, even that nothing he has shall be taken away from him. I'll watch the work of your hands, the attack at the keyboard, light, happy, of one possessed by music. But the voice will already have fallen into silence.

XII

Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeures ?
(La Fontaine, *Poëme de la Captivité de Saint Malc*)

Détrompe-toi. La voie large nullement ne se perd. Elle mène, sûrement et sans détour, comme un fleuve puissant à sa porte océane, précisément là où la plupart se proposent d'aller. Là où le monde se couvre d'accrétions, s'alourdit, s'obscurcit, ira jusqu'à s'éteindre. Là où le mieux n'est jamais que le plus.

Mais si tu sais que tu es pour toujours d'un autre pays, qu'il te faut légèreté et transparence – réjouis-toi. La porte est étroite sous l'arche de feu, le chemin de pierre tôt se hérissé et se resserre. Il y faut l'œil et le pied sûrs, il y faut l'âme droite. N'hésite pas. C'est par là qu'on rentre chez toi. C'est là qu'il faut passer tes années de force et de lumière.

Sister, what about looking for sweeter quarters?
(La Fontaine, *Poëme de la Captivité de Saint Malc*)

Don't be mistaken. The broad path in no way vanishes. It leads, safely and directly, as does a powerful stream to its ocean gate, precisely to where most people intend to go. There where the world is getting covered with accretions, growing heavier and darker towards extinction. There where better forever means more.

But if you know for sure that you will always belong to another country, that you need light and openness – rejoice. The gate is narrow under the arch of fire, the stone path soon gets harder and narrower. A sure eye is needed, a sure foot, a straight soul. Don't hesitate. That way is your way home. That's where you have to spend your years of strength and light.

XIII

*Tu étais la maison des tartines de fraises
Aux frais goûters d'été, la domus amœna
(Marcel Thiry, Zoéa, VII, 1-2)*

Au bout du village où j'habitais autrefois, il y a Insegotte – une petite maison de brique rouge, sur le pré un vieux tas de bois gris, par-dessus une girouette. Qu'elle est proche la frontière de ce que je ne parviens pas à nommer, comme est proche d'Insegotte la lisière du bois, animal immobile. J'y sens des sources drues, le cours léger des eaux vives entre les arbres, et soudain une clairière qui ouvre le ciel, le ciel lointain et proche, le ciel d'Insegotte.

*You were the house of the cool
strawberries on buttered toast
domus amœna
(Marcel Thiry, Zoéa, VII, 1-2)*

At the end of the village where I used to live, there is Insegotte – a small house of red brick, on the meadow beside an old heap of grey wood, on top a weather cock. How near is the border behind which I cannot name, as is close to Insegotte the edge of the wood keeping still like a beast. I can feel abundant sources in there, the light flow of running water between the trees, and a sudden clearing onto an open sky, a sky both near and far, the sky of Insegotte.

XIV *Super flumina Babylonis*

– un exercice –

Sur les bords du fleuve qui roule à l'ombre de tes tours, ô Babylone, où tant et tant se sont assis sans angoisse, sûrs de tes marbres et de ton or, tuméfiés de ta richesse, étonnés encore d'avoir pu s'asseoir là, que tu leur aies permis, donné, de te contempler, de se contempler enfin,

nous, nous nous mêmes à pleurer ou, amers, à rire de nos luths, oiseaux absurdes de tes saules, oui, c'est cela, à rire de nos luttes, nous, escabeau chétif, désormais, de ton pied d'or.

Chantez, nous dirent-ils, on vous paie pour. On a de quoi, voyez – et ils montraient ton fleuve d'or, roulant, toujours grossissant, et eux se vautrant, s'écaillant d'or pur, se lissant l'or de leurs plumes, fouillant ta vasière d'or de leur groin d'or.

Babylone, douce maîtresse, nous t'avons chantée, te chantons, te chanterons encore, de notre douce voix d'or. Notre sang lentement suit ton fleuve, ô ma douce sirène, ô Babylone, toute d'or, ô ma douce, et sans défaut.

– an exercise –

On the banks of the river flowing in the shadow of your towers, Babylon, where so many have sat without anguish, sure of your marbles and your gold, swollen with your riches, still surprised to have been allowed to sit there, to have been granted the permission to gaze at you, and gaze at themselves, at last,

we started to weep and laugh bitterly at our harps, absurd birds in your willows, yes, harping on our struggles we were, we, tiny footstool, henceforth, of your golden foot.

Sing, they told us, that's what you're paid for. Look, we can afford it, can't you see – and they showed your gold river, flowing, always swelling, and themselves wallowing, growing scales of pure gold, preening their golden feathers, digging your golden mud flats with their golden snouts.

Babylon, sweet mistress, to you our songs and our sweet golden voices. Our blood is quietly flowing along with your river, o my sweet siren, Babylon, all gold, my sweet, and without blemish.

XV

(commencer par évoquer son enfance, perdue comme une clef)

le petit étang n'existe plus –
comblé de remblai ;
la terre aux abords mise à nu, inutile ;
les flancs qui saignent de la boue dans la pluie
font mal aux yeux
mal à l'âme aussi

(sur l'âme il est toujours loisible de se pencher un instant)

elle cherche, pauvre oisillon,
ce qui reste de ses domaines
ce qui est encore à elle
ce qui peut encore être source

(la note optimiste à présent – pour les autres, s'entend)

il reste le chant profond de la terre
le chaud souvenir des moissons qui se firent
(sans toi – tu comptais pour si peu –
les murs qui t'abritaient n'abritaient qu'un
faiseur de phrases)

(voilà qu'il ne sait plus que faire de son âme)

tu cherches à entendre
le chant profond de la terre
tu sais que rien ne peut l'étouffer
l'empêcher de grandir
de rejoindre le chant sœur de la mer

oui, je sais cela
car mon âme le sait, pauvre oisillon
perdue dans ses domaines
ne sait plus quand elle est chez elle
n'entend plus rien que ses propres phrases
des mots qui s'accrochent
et se bousculent en cherchant l'air

mais pour qui donc encore
le chant profond de la terre ?

(he can start with recalling his childhood, lost like a key)

the little pond is no more –
filled in with remblai;
the ground around laid bare, useless;
the flanks bleeding mud in the rain
hurt the eyes
the soul too

(the soul can always be looked into)

poor birdie looking for
what's left of its estates
what still belongs
what can still be a source

(now the upbeat note – for other people, of course)

we still have the deep song of the earth
the warm memory of past harvests
(you did not take part – you were such a nonentity –
the walls shielding you shielded nothing but
a word-stringer)

(now he no longer knows what to do with his soul)

you are straining to hear
the deep song of the earth
you know that it can't be stifled
can't be prevented from growing
nor from joining the sister song of the sea

yes, I know that
because my soul knows it, poor birdie
lost in its estates
no longer knows when it's at home
hears nothing but its own sentences
words that bump into one another
jostle each other gasping for air

whom is it still for then
the deep song of the earth?

XVI

Moi qui ne demande qu'un peu d'eau claire dans le creux de la main

pour retrouver en partage le lit de petits cailloux blancs, le ciel libre de la clairière,
l'odeur de chair d'enfant de mes jambes nues, et la voix fraîche du ruisseau, qui était
comme une sœur du silence ;

moi qui ne demande qu'un peu de cette eau claire
de mon enfance,

je vais bâti
(vous aussi, peut-être),
les mouches de l'ennui aux coins des yeux,
là où la vie me pousse
(cette vie, ce n'est donc pas la mienne ?).

Bien sûr j'ai un jardin
– nullement secret –
c'est ici, d'où je vous parle :
c'est comme une chaise de cuisine plantée
entre un carré de chou et un carré de fraise.

En ses hivers – quand rien n'y pousse –
moi aussi je végète ;
alors mon fardeau me pèse
et l'ancienne question me va taraudant :
mais qu'as-tu fait, dis,
qu'as-tu fait de tes dix doigts ?

Je ne sais pas, toujours pas
(vous non plus, peut-être).

I, asking only for a few drops of clear water in the hollow of my hand

that they may bring back to me the bed of small white pebbles, the open sky of the clearing, the smell of child's flesh of my naked legs, and the brook's cool voice, which sounded like a sister of silence,

I, asking only for a few drops of the clear water
of my childhood,

I go saddled
(so do you, perhaps),
with the flies of boredom at the corners of my eyes,
there where life is pushing me
(this life, it isn't mine, then?).

Of course I've got a garden
– that's no secret –
it's from there that I'm talking to you:
it's like a kitchen chair right between
a cabbage patch and one for strawberries.

In its winters – when nothing grows there –
I too vegetate;
my burden feels heavier then
and the old question keeps worrying me:
what have you done, hey, what have you done
with your ten fingers?

I don't know, still don't know
(neither do you, perhaps).

XVII

Mais si tu – ça arrive à tout le monde, qu'on s'y attende ou qu'on ne s'y attende pas, qu'on l'espère ou qu'on ne l'espère pas – mais si tu es mort, alors tout s'explique. Ce monde qui s'enfonce dans le gris. Cette douleur diffuse et froide. Les squelettes des arbres. Le goût de pierre que prend le pain. Ta voix qui se perd, devient murmure incohérent, borborygme. Le sens qui s'en écoule, disparaît en séchant. Ces grands monuments qui restent de toi, possession inaliénable, à présent, de ta mort.

But if you – it happens to everybody, whether you expect it or not, hope for it or not – but if you are dead, then everything is clear. This world slipping into the dark. This diffuse and cold pain. The skeletons of the trees. The bread starting to taste like stone. Your voice getting lost, down to incoherent murmuring, rumbles. The meaning oozing out, vanishing as it dries. These high monuments the only thing left of you, inalienable possession, henceforth, of your death.

XVIII

Le miracle, c'est que tu résistes à la tentation (dévorante à mes yeux d'homme, qui ne connaît que soi comme centre) de m'inonder de toi. Que tu permettes que je te couvre de mots jusqu'à ce que ton nom sonne creux. Que tu te laisses vider pour n'être plus qu'absence en ce monde plein de toi. Que tu te retires comme la vague, indifférente, certaine de revenir, calme comme la pluie qui tombe sur la mer. Tu écrivis, n'est-ce pas, comme elle, sur le sable, ce que personne ne lut, ne lira.

Le miracle, c'est que tu me laisses entier chercher ce que je veux aux places que tu sais. Le vent est libre – tu disais qu'il souffle où bon lui semble, maintenant ici tantôt là. C'est la feuille qui danse qui le dit, et l'eau qui se ride.

Le miracle, c'est cette liberté du vent que tu cèdes – qui y aspire la partage.

The miracle is that you should resist the temptation (devouring to my man's eyes, a man who knows only himself for centre) of letting yourself flood me. That you should allow me to cover you with words until your name rings hollow. That you should allow yourself to be emptied so that you might be mere absence in this world full of you. That you should withdraw like a wave, indifferent, sure to come back, as quiet as rain falling on the sea. You did write, didn't you, in just the same way, on the sand, what nobody read and nobody will read.

The miracle is that you should let me, all of me, look for what I want in the places that you know. The wind is free – you said that it blows where it pleases, now here, now there. The dancing leaf says so, and the rippling water.

The miracle is that freedom of the wind which you yield – shared by whoever aspires to it.

XIX

Plenus sacculus est araneorum
(Catulle, XIII,8)

J'irai donc, marcheur désinvolte mais attentif, me promener tantôt dans la vie, tantôt dans les livres; passerai le temps à remplir mes poches – un autre cueillera le rayon de lune à sa fenêtre, le sourire d'une femme, la jeune feuille qui danse dans la brise – je me contenterai de bien moins : du regard indifférent que me jette un chat qui traverse ma rue dans le soleil. Puis – il faut bien un jour se mettre au travail – je viderai mes poches sous vos yeux. Souvenez-vous : la bourse de Catulle aussi est pleine de toiles d'araignée. Or voyez comme elles s'irisent, fils de la vierge, étrange tendresse d'un premier matin de gel.

Plenus sacculus est araneorum
(Catullus, XIII,8)

So I, a casual but attentive walker, will take strolls now in life, now in books; I'll spend my time filling my pockets – another will treasure the moonbeam at his window, a woman's smile, the young leaf dancing in the breeze – I'll be satisfied with much less: the indifferent look thrown at me by a cat crossing my street in the sunshine. Then – there comes a day when one has to get down to work – I'll empty my pockets under your eyes. Remember: Catullus' purse too is full of cobwebs. But watch them catching the light, gossamer threads, strange tenderness of a first frosty morning.

XX Quatre visages du matin

et mane, dies unus
(Genèse,1,5)

Tu sais qu'il me faut y revenir, y revenir toujours puisqu'il est à jamais perdu, ce premier matin que tu créas en soufflant dessus.

Aide-moi. Je voudrais t'en offrir quatre visages, quatre purs commencements.

Un.

La plage. Dans mon dos, la pierre humide des falaises, presque noire à cette heure. Devant moi, leurs ombres longues encore, plus loin le sable déjà dans le soleil, puis la mer qui est venue me parler, m'appeler vers l'autre rive, celle où peut-être tu habites. D'ici, et ce matin, je sais que je pourrais embarquer léger, et la rejoindre. Il n'importe pas que l'homme soit passé ici. Il importe seulement que cela n'importe pas.

Deux.

La forêt. Flaques d'aube, entre le gris et le rose. L'araignée dans sa toile, près d'elle la goutte d'eau suspendue. Je ne suis pas là pour ramener tout à ma mesure, pour dire au petit : « Tu es petit », au grand : « Je te dépasse, car je te connais ». Un oiseau s'est mis à chanter. Le monde s'est formé dans sa gorge, et voilà qu'il sort de son bec.

Trois.

La ville. Les arbres passent les bras par les fenêtres. Les toits troués te laissent pleuvoir où il te plaît. Quelque chose a été retiré d'ici, quelque chose qui pesait trop lourd. Maintenant seulement on entend l'eau qui glisse sur les feuilles, choit sur le pavé ancien, se perd dans les joints défaits.

Quatre.

La page. Celle que je viens de détacher du lot, de poser là, sur ma table. Celle que je rêve d'oser laisser blanche, car ce que je veux dire doit d'abord s'oublier. Le soleil du matin la recouvre, puis c'est le tour de l'ombre. Tu la retrouverais demain, blanche encore. Le soleil la baignerait, avant qu'elle glisse à nouveau dans l'ombre.

Et mane, dies secundus.

Four Faces of the Morning

et mane, dies unus
(Genesis,1,5)

You know I have to come back to it, always come back to it since it is lost for ever, that first morning you created by breathing on it.
Help me. I'd like to offer you four faces of it, four absolute beginnings.

One.

The beach. In my back the damp stone of the cliffs, nearly black at this time of day. In front of me, their shadows, still long, farther down the sand already in the sun, then the sea which has come to talk to me, to invite me to the other shore, where you live, perhaps. From here, and this morning, I know that I could embark, feeling light, and reach it.

It doesn't matter that man has trodden this ground. It matters only that it shouldn't matter.

Two.

The forest. Pools of dawn, between grey and pink. The spider in its web, near it a drop of water, hanging down. I'm not here to bring it all back to my own scale, to say to what is small: 'You are small'; to what is great: 'I am greater than you, because I know you'. A bird has burst into song. The world was made in its throat, and now it is coming out of its beak.

Three.

The town. The trees are shooting their arms through the windows. The pierced roofs let you rain where you choose. Something has been withdrawn from here, something which was weighing it down. Only now is the water heard gliding on the leaves, then falling on the old flagstones, getting lost between the joints that have come undone.

Four.

The page. The one I have just detached from the stack and laid there, on my table. The one I dare dream of leaving blank, for what I've got to say must first be forgotten. The morning sun covers it, then the shade. You'll find it back tomorrow, still blank. The sun would bathe it, before it slips into the shade again.

Et mane, dies secundus.

XXI Quatre visages du soir

La rue.

Ils sont trois, assis sur le banc contre la façade. Cette journée encore leur a été, inexplicablement, légère. Ils savent qu'il faut la saluer maintenant, alors qu'elle se retire, en devisant dans le soir. A gauche, un bac de pierre, sans doute l'ancien lavoir du village, où les géraniums se reposent de la lumière engrangée tout au long du jour.

La fenêtre.

Haut perchée, elle est encore touchée de soleil. Parfois elle se penche sur le royaume des ombres de la rue, où une auto, distraite, passe. Elle vient de battre des ailes, une ou deux fois, comme pour rafraîchir la chambre dont elle a la garde. A l'intérieur, les oreillers, dans l'attente de l'Absent et de l'Absente, se disent quelque chose dans le soir.

La mer.

Bergère, elle rassemble à présent ses eaux. Les vagues ont joué sur le sable, se sont échangé des cailloux. Elle a parlé à la pointe des rochers, là-bas, de longues heures de soleil, tantôt murmure séducteur, tantôt grands éclats de rire. Il est temps de rentrer, reprendre des forces pour le jeu identique de demain, de grand matin, sur la plage blonde.

La page.

La page du soir est par nature une page pensive, lourde de ce qu'elle a cueilli. Bien sûr, elle s'allégera en séchant. Mais maintenant que tu as fini de l'écrire, il te faudra bien l'attendre.

Four Faces of the Evening

The street.

There are three of them, sitting on the bench against the wall. This day, too, inexplicably, has been light to them. They know they have to take leave of it now, talking in the evening while it's ebbing away. On the left, a stone tub, doubtless the old village washtub, where geraniums are resting after gathering light all day long.

The window.

Set high up, part of it is still in the sun. Sometimes, it leans over onto the kingdom of the street shades, where an absent-minded car passes along. It has just flapped its wings, once or twice, as if to cool the room left in its care. Inside, the pillows, waiting for the Absent ones, are exchanging a few words in the evening.

The sea.

Like a shepherd, it is now collecting its waters. The waves have played on the sand and exchanged pebbles. Its voice could be heard over there, where the rocks jut out, all through the long sunshine hours, now seductive murmuring, now great roars of laughter. Time to go home now, to gather strength for more of the same game, tomorrow, right early in the morning, on the golden beach.

The page.

The evening page is by nature a thoughtful one, heavy with all it has gathered. It will be lighter when it's dry, of course. But now that you are done writing it, you'll have to wait for it to grow into being.

XXII

I should be glad of another death

Une autre mort serait la bienvenue

(T.S. Eliot, *Journey of the Magi* ; Le Voyage des Mages, trad. Pierre Leyris)

Enseigne-moi comment achever. S'arrêter blessé, être témoin médusé, ou indifférent, ou furieux, qui sait, qu'importe, de cet écoulement de sang, de sève, de sens : ce n'est pas ça, achever. Ce n'est que terminer, se rendre, exsangue, desséché, futile. Non. Il faudrait qu'il y ait quelque part une aurore, un matin ; pas le mien : c'est, ce serait, entendu. Mais un matin, un matin tout de même, comme tu les aimes, comme tu sais les faire si bien. Le ciel se met à boire la lumière que tu donnes, un arbre se lève dedans, un oiseau se risque à la traverser. Il n'y a pas place, un tel matin, pour l'absence ; celui qui s'y tient, s'y tient debout, et le regret ne lui touche pas l'épaule.

I should be glad of another death

(T.S. Eliot, *Journey of the Magi*)

Teach me how to complete. To stop wounded, to be a bemused, or indifferent, or furious witness, who knows, who cares, of this shedding of blood, sap, sense: that cannot be called completing. It's a mere stopping, giving up, bloodless, withered, futile. No. There should be a dawn somewhere, a morning; not mine; that is, that would be, understood. But a morning, a morning all the same, as you like them, as you make them so well. The sky starts drinking the light you give it, a tree rises in it, a bird ventures across. There is no room, on such a morning, for absence; whoever is there, is standing upright, and regret does not touch his shoulder.

XXIII *Sélenga*

Sélenga, c'est quand flotte sa robe
(J. Gracq, *Transbaikalie*, dans *Liberté grande*)

Sélenga, c'est quand il n'y a plus
que le lent glissement du fleuve
dans les paumes bleues de la nuit

sélenga c'est quand le vent un instant s'est tu
et que seul continue de marcher
le temps

sélenga c'est quand tu acceptes que les mots
le vent vienne te les cueillir sur les lèvres
pour son chant à lui

sélenga c'est quand tu ne veux même pas qu'il reste
de toi ceci

Selenga is when her dress starts fluttering
(J. Gracq, *Transbaikalie*, in *Liberté grande*)

Selenga is when the only thing left
is the slow flowing of the river
in the blue palms of the night

Selenga is when the wind keeps silent
an instant and time alone
walks on

Selenga is when you let the wind
come and collect the words on your lips
for its own song

Selenga is when you don't want
anything left of you
not even this

XXIV

C'est à nouveau temps de grande sécheresse – sous un ciel gris, car on m'a retiré jusqu'à l'excuse d'un soleil obsédant. Le vent mauvais, berger invisible et dément, va dispersant feuilles sèches, papiers, poussière – celle qui se glisse entre mes pages, fatigue ma voix, me force à fermer les yeux. Voici le temps où l'esprit ne produit plus rien qu'un acide qui le ronge. Voici le temps où l'attente, un à un, perd ses objets.

Time of great drought again – under a grey sky, for I am deprived of the excuse of a haunting sun. A nasty wind, like an unseen and demented shepherd, blows scattering dry leaves, bits of paper, dust – the dust that comes to lie between my pages, tires my voice, forces me to shut my eyes. Now is the time when the mind no longer produces anything except an acid corroding it. Now is the time when waiting loses its objects, one by one.

XXV

- Maître, c'était la fin d'un après-midi de soleil. Nous étions seuls, assis sur un banc de pierre, dans un jardin. Et voici que vous vous mîtes à me révéler un à un tous les Mystères. Une lumière venait de prendre naissance en mon centre, allait s'intensifiant, s'ouvrait en même temps comme une fleur. J'ai vécu cette nuit-là plus fort que jamais.
- Dans un jardin, dis-tu ? Et mis à part les mots, tu n'as rien entendu ?
- Il y avait bien la voix claire d'une fontaine, mais je ne voulais boire que votre Parole.
- Rien senti ?
- Le parfum des cèdres, peut-être, mêlé à celui des roses. Mais je fermais mes sens à tout ce qui ne venait pas de vous.
- Et, par conséquent, rien vu non plus, je présume ?
- Les arbres sur la colline d'en face, dont la chevelure massive s'assombrissait, se découpait sur le ciel d'un bleu plus pur que tous les bleus que j'avais jusqu'alors connus. Mais en vérité je n'avais d'yeux que pour vos lèvres, pour y lire la Révélation, si c'était possible, avant même de l'entendre.
- Disciple imbécile, je n'étais pas ce vieillard chenu, caricatural, qui te servait tes propres discours : car que crois-tu donc avoir entendu d'autre ? J'étais la voix claire de la fontaine, le parfum des cèdres mêlé à celui des roses, la chevelure massive des arbres sur la colline d'en face, et qui s'assombrissait.

– Master, it was towards the end of a sunny afternoon. We were alone, sitting on a stone bench in a garden. You started revealing to me the whole sequence of the Mysteries. A light had just been born inside me, it was now growing and at the same time opening up like a flower. I lived that night more intensely than I had ever lived before.

– In a garden, you say. And besides the words, you didn't hear anything?

– It's true that the voice of a fountain could be perceived, but your Word was the only thing I wanted to imbibe.

– Neither did you smell anything, did you?

– The scent of the cedars, perhaps, mixed with that of the roses. But I kept my senses shut to anything that was not emanating from you.

– And as a consequence, you didn't see anything either, I suppose?

– The trees on the hill in front, whose massive foliage was getting darker, outlined on a sky whose blue was purer than all the blues I had seen till then. But if the truth is to be said, I had eyes only for your lips, to read on them the Revelation even prior to hearing it, if it were possible.

– Foolish disciple, I wasn't that caricature of a hoary old man serving you your own discourses: for what else do you think you've heard? I was the fountain's voice, the scent of the cedars mixed with that of the roses, the massive foliage of the trees on the hill in front, getting darker.

XXVI

Ce devait être rudement bon de rompre le pain avec vous, de boire le vin, de parler du lys des champs. Une eau claire coulait sous vos paroles, courait jusqu'à l'âme qui, j'imagine, tressaillait alors de joie. J'écris *j'imagine*, mais j'étais présent, comme nous l'étions tous. Il y a seulement que notre cœur s'est endurci jusqu'à se fendre. Il y a seulement que l'amour, si léger quand il touchait votre peau, qu'en avons-nous fait, hélas, voyez seulement ce que nous en avons fait.

It must have felt heavenly to break bread with you, to drink wine, to talk about the lilies of the field. A clear stream was flowing under your speech, running to reach the soul which then, I suppose, would start thrilling with joy. I write *I suppose*, but I was there, as we all were. The problem is only that our hearts hardened until they split. The problem is only that love, so light when it was touching your skin, what have we done with it, alas, just look at what we've done with it.

XXVII **Aux anges de Beuzec**

C'était un jour de vent chantant et – je m'en aperçus bientôt – de subtile métamorphose. J'avais de bon matin quitté la Ville – voilà trop longtemps qu'elle me versait à pleines tasses l'ennui et la pluie ; qu'elle ne m'offrait plus que les fruits ternis des visages ; qu'elle ne me disait plus que : suis-moi, je ne sais pas où je vais.

Le vent – je l'ai dit – chantait. L'émulation vint à me gagner ; je résolus hardiment de faire prendre l'air à ma prose. Alors les mots – subtile métamorphose – se mirent à faire de belles taches bleues, de belles taches roses. Hélas, rien de ce qui s'écrit ainsi... mais cela vous le savez aussi bien que moi, je suppose.

With Angels at Beuzec

It was a day of singing wind and – as I was soon to discover – ideal for striking a pose. I had left the Town right early in the morning – for much too long now it had been pouring on my head bucketfuls of tedium and rain; handing me blighted faces for fruit; and saying nothing but: follow me, I don't have the slightest of where I am heading.

The wind – I said so – was singing. A competitive spirit came over me; I boldly decided to air my prose. The words then – they sometimes strike such a funny pose – started coming out as petals of a splendid rose. Alas, nothing that gets written that way... but you too know that, I suppose.

À Kéraromp

I

J'allais oublier la pluie ! L'oublier comme on l'oublie quand il ne pleut pas. C'est elle qui tisse lentement les beaux jours gris, que l'on passe à la croisée de sa fenêtre. Et si on sort pour l'accueillir, alors de ses longs doigts humides elle nous touche le visage, comme pour nous reconnaître. C'est nous. C'est elle. Saint Jean du Doigt de la Pluie.

I was going to forget the rain! Forget it as one does when it's not raining. That slow weaver of the fine grey days, which we spend at our window. And if we go out to offer our welcome, then with its long and moist fingers it touches our faces, as if to recognize us. Friends again. *Saint Jean du Doigt*, Finger of the Rain.

II

Je me souviendrai, du moins je l'espère, des heures que je construis – en joggant le matin le long du Léguer, en faisant la fête au ciel, aux eaux du fleuve, à la longue pluie qui y mêle les siennes. Car je viendrai leur réclamer des forces, en temps voulu, en temps forcé – quand la vieillesse me saisira les poignets pour les tordre, me soufflera sa glace en plein visage, quand son plaisir sera de me voir courbé. Oui, je viendrai leur demander des forces, je viendrai puiser dans ce que j'aurai engrangé. Car pour vivre, alors, il faudra qu'on ait vécu.

I'll remember, at least I hope so, the hours that I am putting together – jogging along the river, welcoming the sky, the water of the river, the stubborn rain bringing it its share. Because I'll come and ask them for strength, in due time, in compelling time – when old age grasps my wrists to wring them, blows its ice right in my face, when its pleasure is to see me bending. Yes, I will come and ask them for strength, I'll come and draw on what I have gathered. Because in order to live, then, one will have to have lived.

III

La plage est déserte ce matin. Il n'y a que toi, Scintillante, qui parles la même langue d'eau et de feu depuis le premier matin. Tu en as usé le sens, tu l'as effrité, réduit à sel et à sable, ô Très Sage, avant qu'on ne le déchiffre. Aussi sois mon modèle – pentécostaire, aux fugaces langues de feu, aux glossolalies de vin doux, à l'illusion exquise de proférer le divin.

The beach is deserted this morning. There is only you, Sparkling Sea, speaking an identical tongue of fire and water since the first morning. Your wisdom has worn away its sense, fragmented it, reduced it to salt and sand, before it could be deciphered. Be my model then – pentecostal, with fleeting fire tongues, sweet wine glossolalias, exquisite delusion of uttering the divine.

IV Maez An Aod

Ne venez pas ! je n'ai rien dit ! (Jacqueline de Romilly, Sur les chemins de Sainte Victoire)

Cette fois je te tiens, et je m'en vais te coucher sur ma page, avec ton roc et ton sable, et le grand drapeau de ton ciel.

Car voici que j'ai planté mon chevalet en pleine plage. Et sur ma palette le nu du granite, le nu des corps, le nu mouillé du sable, et les tuyaux tabac des algues brisées.

Car voici que j'ai dans la tête et dans le cœur le théâtre où la pièce se répète, même acte, même scène, figurants et acteurs déjà tous en place.

Et voici que ça repart, que ça retentit trois coups, un contre le roc, deux sur le sable, trois sur le sable encore, mais plus haut, là sur la butte, une belle grande gifle qui claque de plaisir.

Ah ! je vais dire tout cela, et les embruns qui s'envolent sans regret, et les cailloux qui encore applaudissent.

Vous êtes de sacrés complices, toi la mer et lui le vent, main dans la main que vous faites ça tous les deux ! Main dans la main pour me souffler ma page, passer sur ma toile, me la refaire toute blanche d'écume.

Je suis sur le sable le moindre des cailloux, et je me tairais bien, oui, je me tairais, si tu ne me forçais à te dire, si je ne savais que c'est mon métier de te dire.

Car j'ai reçu mes outils un à un, et j'ai promis d'en prendre soin et d'en faire bon usage : célébrer ce que mon regard touche, en révéler le cœur tremblant et tendre, proclamer combien belle est l'écorce, combien souple et droite la tige.

Car aussi bien tu es là, et qui peut te nier, qui croit t'anéantir d'une quelconque indifférence ? Je suis à ton service, grande mer ! Je porterais bien la traîne de tes vagues, je resterais agenouillé sur le sable mouillé jusqu'à ton signal.

Jusqu'à ton "*Ça suffit, tu es des miens*". Tes bras m'accueilleraient, ton souffle humide et large deviendrait mon souffle, je bercerais mes algues, je conduirais mes poissons.

Don't come! I haven't said anything! (Jacqueline de Romilly, *Sur les chemins de Sainte Victoire*)

This time I've got you, and I am going to lay you down on my page, with your rock and your sand, and the huge flag of your sky.

For I have stuck my easel in the middle of the beach. And on my palette naked granite, naked bodies, sodden sand, and the tobacco-brown stalks of uprooted algae.

For now I have in mind and heart the stage where the play is being rehearsed, same act, same scene, all walk-ons and actors already in place.

And now it starts again, the three knocks, first against the rock, then on the sand, then on the sand again, but higher, up there on the mound, a joy of a big slap.

Hark! I'm going to say it all, spray blowing away without regret amid the pebbles' prolonged applause.

You are such a pair of accomplices, sea and wind, hand in hand for the whole business! Hand in hand to blow my page away, run over my canvas, make it all virgin white with spray.

I am the least of the pebbles on the sand, and I would hold my peace, yes, hold my peace, if you did not compel me to express you, if I didn't know that my job is to express you.

Because I have received my tools one by one and I have promised to take care and make good use of them: celebrating what my gaze is able to reach, revealing the tender and trembling hearts of things, proclaiming how beautiful the bark and how upright and supple the stem.

Because there is no denying that you are there; besides who could deny you, who dare contemplate wiping you out by dint of nondescript indifference? I am at your service, great sea! I wouldn't mind holding the train of your waves, on my knees on the wet sand until you gave the signal.

Until your « *Enough now, you are one of mine* ». Your arms would welcome me, your moist and wide breath would become my own, I would rock my weed, guide my fish.

L'hiver à Tomes

I

daß, was ihn so schwarz umgab, nur die Nacht von Tomi war und nicht der Tod, nur die eiserne Stadt, nur das Meer (Christoph Ransmayr, *Die letzte Welt*, Fischer, p.262: ... *que ce qui était si noir autour de lui, ce n'était que la nuit de Tomes et non la mort, que la ville de fer, que la mer* – trad. Jean-Pierre Lefebvre)

L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer – on en viendrait à te plaindre, Nason, sur les chemins de sel et de gel de l'exil, et la mer qui pleure dans le brouillard ta grasse Rome suant l'indifférence. Ce n'est pourtant que littérature.

L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, ce n'est donc que la tentation de dire à côté – au lieu du gel nu, de l'eau fermée, des ciseaux de la glace – les matins tendres de Rome, la fenêtre ouverte sur la promesse d'un jour pur où il n'est pas absurde de commencer un long poème.

L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, c'est le regard encore jeté en arrière, pour ne pas voir la mer vide, la ville dont les tempes vont cesser de battre, l'œil se fermer aveugle, car la nuit est avide et pressée d'ouvrir les pages de son rien.

L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, c'est les soirs chauds de Rome qui glissent en chargeant les lourds enciers de la nuit, les chairs trop mûres à s'ouvrir en plaies trop promptes, la bête qu'on nourrit, qu'on calme, qu'on nomme, celle qui pourtant a vu la pierre des longs abattoirs tachée de sang semblable.

L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, que ce soit la ruelle engorgée de boue torrentielle, ou la neige effaçante aux travaux des fondeurs, la page étincelante d'un jour qui ne connaîtra que le froid. Et non pas, Nason, la médaille élégamment frappée de Rome, Rome qui caresse encore ton rêve, apporte par un soir de vin doux, de blondeur de miel, ses palmes de fraîcheur à tes tempes brûlantes de poète.

L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, je voyais ça plutôt en racines coupées, en sève continuant à sourdre de troncs tranchés, jusqu'à la parole finale du gel. Ce n'est encore que littérature.

L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, c'est l'occasion manquée de se taire, de mâcher le fer, boire la mer, se faire algue piétinée, coquillage concassé; effacer du sable les quatre lettres de Rome, le R rongé, l'O stupide comme une bouche ouverte, le M un W renversé par hasard, l'A qui devait entamer quelque chose, pas redire le monde ancien sur le mode usé.

L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, pourquoi en nourrir la machine à mâcher les mots, à suinter les encres du désir ? Sache quand même que je goûte mieux tes

vers achevés que ma prose inquiète, rongée de doutes comme sont rongés de rouille la ville de fer et ses visages. Tu devineras sans peine que j'ai écrit cet hiver de fer dans une Province couchée comme un chien au soleil, bien proche de ta Rome, et vivante des mêmes voix : Pétrarque et Laure n'étaient pas loin. Et tu penseras avec raison que j'aurais mieux fait d'écouter en silence l'eau d'ici murmurer leurs noms, et le tien.

II

Assis sur les marches d'un escalier de fer, quelque part devant la mer, tu penses – car pour t'arrêter de penser tu devrais d'un seul coup boire la nuit vaste comme la mer – tu penses à Rome, à sa rondeur de fruit plein et mûr.

Tant que Rome sera ce soleil dans ta poitrine, tu ne tireras rien de l'algue gluante, ni du ciel qui glisse dans la mer. Le souvenir du parfum des pêches de Sulmone te fait mal, de ce mal dont tu nourris ton poème. Tu ne vis pas avec notre rouille. Tu parles une langue qu'on ne parle pas ici.

Laisse ton regard se perdre sur cette ligne qui n'est déjà plus la mer, pas encore le ciel, comme tu n'es plus celui que tu étais hier, pas encore celui que demain je veux que tu sois. Il te faut laisser cette mer te passer sur le corps, tes cheveux gris se mêler à ce ciel gris, laisser cette langue d'ici s'échapper de tes poumons, dénouer ta gorge, franchir la double barrière de tes dents.

Ah ! la ligne des cyprès de la campagne romaine ! Cette ligne au matin, cette ligne au soir ! Comme il est dur de se retenir de gémir sur la perte d'une ligne aussi pure ! Ici chaque trait qui se hasarde gommé par le brouillard taciturne. Passe sa main moite sur toute surface, explore toute cavité, secrète anfractuosités, bave à l'envi, nourrit inlassablement la lèpre de la rouille. Restent fragments flottants, incertains. Enferment ton regard, te font mal à l'œil. Et pourtant c'est ici qu'il faut que tu t'arrêtes, que tu t'enfouisses.

Le crabe a des choses à t'apprendre. A commencer par le don de l'attente. Se laisser remplir par la mer, attendre. Ne plus semer tes mots comme grains de sable. Se laisser remplir par la mer, attendre.

Et Rome de revenir te ravir, et les harmoniques du latin de vibrer à tes oreilles, de caresser tes lèvres ! Mais il faut parler ici la langue des cailloux, et l'articuler avec le flux et le reflux des marées. Écoute. La mer parle à qui se tait.

Tu ne l'entends pas ? Fais taire Rome remontée dans ta poitrine comme une vieille horloge dont les battements se confondent avec ceux de ton cœur. Laisse le givre fleurir ta lèvre ; couche tes deux mains dans la neige. Couche-les dociles comme les

chiens des fermes de ton père, comme les Romaines dont tu rêves les yeux ouverts,
dans des chambres où la lumière joue avec la chair.

Ah ! je le sens bien, tu ne sacrifieras pas une seule ligne de poète facile, futile. Tu ne
t'assoiras pas sur le môle gelé, tu ne te feras pas l'ami du froid. La mer, pour toujours
vide, se taira, étrangère.

Winter in Tomis

I

daß, was ihn so schwarz umgab, nur die Nacht von Tomi war und nicht der Tod, nur die eiserne Stadt, nur das Meer (Christoph Ransmayr, Die letzte Welt, Fischer, p.262: ... that what was so black around him was only the Tomis night and not death, only the iron city, only the sea)

Winter in Tomis, winter in the iron city – one could end up feeling sorry for you, Naso, on the salty ways and frostbound roads of exile, and the sea weeping in the mist over your fat Rome sweating indifference. Yet it's only literature.

Winter in Tomis, winter in the iron city, boils down to the temptation to say what leads aside – instead of the naked frost, the frozen water, the ice's scissors – the tender Rome mornings, the window open onto the promise of a pure day, on which it would not be absurd to start writing a long poem.

Winter in Tomis, winter in the iron city, is a look once again thrown backward, in order not to see the empty sea, the town whose temples are going to stop beating, whose eye will close blind, for the night is avid and in a hurry to open the pages of its nothingness.

Winter in Tomis, winter in the iron city, is no more than the warm Rome evenings gliding, filling the heavy inkpots of the night, the too ripe flesh opening in too quick wounds, the beast one keeps feeding, soothing, naming, the one, however, that has seen the stone of the slaughterhouses stained with kindred blood.

Winter in Tomis, winter in the iron city, let it be the lane choked with torrential mud, or the snow covering up the open-air foundry sites, the glittering page of a day visited only by the cold. And not, Naso, the medal of Rome, struck with such masterful elegance, Rome that keeps caressing your dream, bringing its cool palms to your burning temples on an evening mellow and blond, sweet wine and honey, a picture not unworthy of a poet's album.

Winter in Tomis, winter in the iron city, would you believe that I imagined that as severed roots, sap oozing out of sawn trunks, until the last word uttered by the frost. But that too is no more than literature.

Winter in Tomis, winter in the iron city, is the missed opportunity to be silent, to munch iron, drink the sea, turn into trodden weed, crushed shell; erase from the sand the four letters of Rome, the R worn away, the O as stupid as a gaping mouth, the M a W turned upside down by chance, the A that was supposed to start something instead of saying the ancient world on a hackneyed note.

Winter in Tomis, winter in the iron city, why feed it to the word-munching machine, oozing inks of desire? You should know, however, that I have more taste for your well-wrought verse than for my restless prose, corroded by doubt the way the iron city and its faces are corroded by rust. You'll easily guess that I wrote this iron winter in a Province lying like a dog in the sun, not far from your Rome, and alive with the same voices: Petrarch and Laura were close. And you'll rightly think that I would have been better employed listening here in silence to the water whispering their names, and yours.

II

Sitting on an iron step, somewhere in front of the sea, you are thinking – since in order to stop thinking you would have to drink in one gulp the night as vast as the sea – you are thinking of Rome, its full round shape of ripe fruit.

As long as Rome is that sun in your chest, you won't get anything from the slimy seaweed or the sky slipping into the sea. The memory of the scent of the Sulmone peaches is hurting you, and that hurt feeds your poem. You do not live with our rust. You speak a language that is not spoken here.

Allow your gaze to get lost along that line that is no longer the sea, nor yet the sky, as you are no longer the one you were yesterday, and not yet the one I want you to be tomorrow. You should let that sea run over your body, your grey hair mix with that grey sky, let the language spoken here escape from your lungs, loosen your throat, reach across the double barrier of your teeth.

Ah! The line of the cypresses in the Roman countryside! That line in the morning, that line in the evening! How hard it is to refrain from lamenting the loss of a line so pure! Here any stroke that dares come out gets blurred by the silent mist on the spot. Mist moving its clammy hand over every surface, exploring every cavity, every secret crevice, ceaselessly slobbering, tirelessly feeding the leper of the rust. There remain floating fragments, undefined. They close your gaze in, hurt your eyes. And yet here is where you should stop and bury yourself.

The crab has got things to teach you. First the gift of waiting. Let the sea fill you, wait. Stop sowing your words like grains of sand. Let yourself be filled by the sea,

wait.

And Rome once again abducting you, and the harmonics of Latin vibrating in your ears, stroking your lips! But here you must speak the pebbles' language, and utter it with the ebb and flow of the tides. Listen. The sea is speaking to those who keep silent.

You can't hear it? Silence Rome wound up in your chest like an old clock whose beats mix up with your heart's. Let frost bloom on your lips; lay both your hands down in the snow. Lay them down docile like the dogs on your father's farms, like the Roman women you dream of with open eyes, in the spacious bedrooms where light plays on skin.

Ah! I can feel it, you won't renounce a single line of the facile and futile poet you have grown into. You won't sit on the frozen jetty, you won't turn into a friend of the cold. The sea, forever empty, will remain a silent stranger.